Les bateliers de la Volga

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève**

Band (Jahr): **4 (1927)**

Heft 3

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-728882

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Avant la sortie de „Martyre"

Nous avons demandé à M. Charles Burguet, au lendemain de l'heureuse présentation de son film *Martyre* d'expliquer pourquoi l'excellent metteur en scène a choisi et comment il a réalisé son œuvre.

Le hasard mit un jour devant moi, alors que sur les quais je fouillais dans les boîtes des bouquinistes, un volume très épais.

L'auteur : Adolphe d'Ennery, le titre : *Martyre*.

Ce roman, édité en 1885, était orné de dessins amusants. Les toilettes munies de la demi-crinoline appelée « strapontin » donnaient aux femmes un aspect comique.

J'emportai le livre et le feuilletai le soir même.

Martyre est un drame intérieur. Il n'y a aucune invraisemblance dans sa composition, le hasard n'y intervient jamais. La simplicité de l'action n'exclut pas une émotion de belle qualité, au contraire. L'amour filial porté aux limites extrêmes ne dément point la thèse de *La Course du Flambeau*. Bien plus, elle la fortifie.

Moderniser *Martyre* était chose simple puisque le conflit familial, base du roman de d'Ennery, est de toutes les époques, bonnement humain.

Au printemps dernier je me suis mis au travail.

Sans changer le caractère de certains personnages, j'en modifiai l'aspect.

De Sir Elie Drack, un peu conventionnel pour 1926, je fis Monsieur Drache, et je lui distribuai de petites manies destinées à le rendre comique, à détendre les nerfs du spectateur. Le rire venant au milieu des larmes est toujours un élément favorable. De Maltar le « dobachi » indou un peu austère je fis Toumané bon serviteur noir.

Cependant je me trouvai singulièrement embarrassé.

Au début du film plusieurs personnages vivent dans une des colonies françaises d'Extrême-Orient ! Que faire ? Jouer les scènes principales dans les décors avec des artistes maquillés...? Cela n'était guère séduisant. Aller en Indo-Chine ? Voilà un long et bien coûteux déplacement pour filmer 300 mètres.

Heureusement au milieu des mille difficultés qui nous assiègent, nous rencontrons souvent des amis du cinématographe. Présenté au colonel Lame, je fus sauvé.

Grâce à lui le spectateur verra dans les scènes indochinoises chaque personnage, non pas joué mais vécu. Le rôle du gouverneur mis à part, tous les personnages : officiers, interprètes, conducteurs d'autos, soldats, notables, etc... sont vrais. La cérémonie du *Tet* est rigoureusement exacte. Les rites, le protocole ont été strictement observés.

Je puis ainsi montrer au public français et à l'étranger non pas une fantaisie mais un coin de cette admirable colonie française d'Extrême-Orient.

Je prie le colonel Lame et tous ceux qui, sous ses ordres, ont bien voulu m'aider de trouver ici l'expression de ma profonde reconnaissance.

Dans mon dernier film *Barocco* tiré du roman de mon ami G.-André Cuel, intriguer le spectateur était mon but. Dans *Martyre* j'ai voulu provoquer l'émotion saine et le rire.

Ai-je réussi ?

Je l'espère... mais le public est seul juge.

(Comœdia.) Charles BURGUET.

VOUS PASSEREZ
d'agréables soirées à la
MAISON DU PEUPLE
DE LAUSANNE
CONCERTS
CONFÉRENCES
SÉANCES CINÉMATOGRAPHIQUES
SALLES DE LECTURE
ET RICHE BIBLIOTHÈQUE
Carte annuelle : 2 fr.
En vente dans tous les magasins de la Société Coopérative de Consommation et au magasin E. Peytrequin, 4, Rue de la Paix.

Les Bateliers de la Volga

Sous la plume de J.-L. Croze (*Comœdia*), nous relevons l'impression qu'a fait ce film aux spectateurs qui se pressaient dernièrement à sa présentation à Paris. « Il faut reconnaître, dit-il, que le scénario était l'un des plus attachants qui se puissent voir. Il renferme nombre de situations dramatiques, il rebondit à chaque instant. C'est une œuvre éminemment romantique par son côté idéal par le perpétuel symbole qui illumine les moindres scènes, par l'exaltation de la passion qui renverse toutes les barrières sociales, enfin par l'idée centrale, cette immense plainte des parias.

Non que ce drame soit d'aucune façon l'apologie de la Révolution russe. Les éditeurs nous en ont avertis. Point n'en était besoin, car la beauté artistique et littéraire d'une telle œuvre se passe aisément de suffrages politiques.

C'est l'histoire de ces âmes riveraines des fleuves, de ces âmes engourdies, des bateliers de la Volga.

Un certain réalisme, fait de brutalité dans les épisodes, relève l'impression que laisse cette production.

A de certains moments, la tension dramatique, par le simple jeu de deux acteurs, atteint une grandeur rare vue à l'écran. Il faut voir la conversation de Féodor et de la princesse pendant les cinq minutes de grâce, leur angoisse dans la méchante auberge, l'entrée de la foule en armes...

La technique est ce qu'on attendait de Cecil B. de Mille : incomparable. Plusieurs tableaux, traités en noir, sont de toute beauté, comme les haleurs se découpant sur le fleuve. D'autres scènes sont largement et puissamment réalisées (la révolution). Certains détails n'appartiennent qu'à un homme qui, comme lui, est un maître de l'écran : les vêtements enlevés un à un par les soldats sans que la femme soit vue.

Deux interprètes au premier plan, deux artistes d'une haute qualité : William Boyd et Elinor Fair, le premier dans le rôle de Féodor, la seconde dans celui de la princesse. Ils ont l'un et l'autre une puissance d'extériorisation qui fait d'eux de grands protagonistes, quelle que soit la nature de la scène. Ils sont excellemment entourés par Victor Varconi, officier racé et hautain, Julia Faye, Robert Edeson, Théodore Kosloff. Une grande partie des compliments doit aller aux films Erka. Si cette jeune firme présente souvent des œuvres de cette qualité, elle comptera parmi les plus appréciées. »

Les débuts de Renée Carl

Une actrice de la première heure nous raconte dans *Pathé Journal* ses débuts à l'écran alors que le cinéma très modeste n'avait pas encore été travaillé par l'ambition dissolvante d'anéantir tous les arts :

« C'était en 1907, l'âge héroïque du cinéma et c'était aussi le bon temps. Tourner un film était pour nous une partie de plaisir, cela nous initiait à un art tout neuf et nous permettait des fugues vers les campagnes ensoleillées, nous n'en demandions pas davantage alors et ne faisions pas de rêves de gloire...

» La première fois que j'entrai dans un studio, c'était pour voir un de mes camarades de théâtre qui tournait des chronophones.

— ?...

— Cela ne vous dit rien ? C'étaient des disques de phonographe que l'on enregistrait en même temps qu'un film de court métrage représentant l'artiste qui chantait.

» Les artistes touchaient un royal cachet de 20 francs par séance, c'est ce qui me décida à auditionner. Je fus immédiatement engagée, et ce fut là le point de départ de ma carrière cinématographique.

» Je tournai presque sans discontinuer pendant dix années consécutives.

» Ah ! ce n'est jamais sans un regret, ni sans une pointe de mélancolie que j'évoque cette période de ma carrière.

» Je vous assure que le métier d'artiste, à cette époque, était plein d'imprévus et de pittoresque. On n'avait pas le temps de faire la connaissance du personnage que l'on était chargé d'interpréter, que, déjà, il fallait songer à une création prochaine.

» Heureux temps où l'on tournait — comme cela m'est arrivé ! — un film en quarante-huit heures !

» Il est vrai que le métrage en était plutôt réduit, mais, tout de même, ces petites bobines dont nous sourions aujourd'hui représentent pas mal d'efforts et encore plus d'espérances. »

Tout le monde au ciné

Quand les Munichois font quelque chose, ce n'est pas à moitié. Ils le font même si bien que par leur empressement ils risquent fort de compromettre le succès.

Il est évident — n'est-ce pas ? — qu'on va de plus en plus au cinéma. Tous ceux qui vivent du théâtre s'en plaignent suffisamment.

Or, à Munich on a trouvé qu'il n'y avait pas suffisamment de cinés.

D'un seul coup on vient d'en construire dix-sept nouveaux, qui sont dix-sept palais merveilleux, selon le plus pur style munichois.

Chacun d'eux peut contenir environ douze mille spectateurs. On a calculé que, pour remplir toutes les salles, il faudrait que le dixième de la population fût au cinéma chaque soir.

Il est probable qu'avant six mois quelques-uns de ces palais seront transformés en piscines ou en gymnases ou en garages.

Comœdia.

Un film franco-tchèque

Un film franco-tchèque paraîtrait bientôt. L'action se passerait en partie à Prague et en partie à Paris. Les protagonistes de ce film seraient, du côté français, M. Aimé Simon-Girard, l'interprète de d'Artagnan et de Fanfan la Tulipe, et du côté tchécoslovaque : Mme Nikolska, ancienne danseuse-étoile du Théâtre National de Prague.